

SE DIRE POUR S'ÉMANCIPER ? DE LA CLINIQUE NARRATIVE A LA CLINIQUE ANALYTIQUE

Jean-Yves Robin
Professeur à l'Université Catholique de l'Ouest, Angers
EA 1410 CRF - Paris
[*jean-yves.robin@uco.fr*](mailto:jean-yves.robin@uco.fr)

Isabelle Grangereau,
Maître de conférences à l'Université Catholique de l'Ouest,
EA 4050 - Rennes
[*isabelle.grangereau@uco.fr*](mailto:isabelle.grangereau@uco.fr)

RÉSUMÉ

Les productions narratives occupent une place centrale dans le champ des sciences sociales et humaines. Biographies, récits de vie, entretiens, romans de formation sont autant d'occasions pour les narrateurs de faire de leur vie une histoire (Lainé, 1998). Mais comme le souligne Pierre Bourdieu (1986), ce projet s'apparente à une illusion. Ainsi, la clinique analytique ne cesse de rappeler combien la configuration cohérente d'un parcours relève pour une part d'une fiction défensive. Il importe donc d'interroger le statut du matériel narratif récolté. Lorsqu'un chercheur recueille un récit, induit-il auprès des interlocuteurs rencontrés un processus d'émancipation qu'il n'avait pas anticipé au départ ? Dans l'affirmative, cette figure de l'affranchissement est-elle assimilable à ce qui se joue tout au long de l'expérience analytique vécue par les auteurs de cette contribution ? Ce sont ces questions qui seront traitées tout au long de cet article.

MOTS CLES

Cohérence - identité - mythe - biographie - psychanalyse.

INTRODUCTION

Les vertus émancipatrices du récit semblent aller de soi. Il s'agit là d'un lieu commun. Il mériterait d'être interrogé en prenant en considération trois formes de production narrative¹. La première, recueillie auprès de futures mères met en lumière les enjeux psychiques inhérents à la maternité (Racamier, Sens & Carretier, 1961). La seconde renvoie aux matériaux collectés auprès d'une quarantaine de cadres invités à décliner l'histoire de leur vie professionnelle. La troisième fait référence à l'expérience analytique des deux auteurs de cet article. Ils sont entrés depuis de nombreuses années dans un cheminement vécu par nombre d'analysants, celui de la *Kulturarbeit*. Il serait possible de résumer cette formule freudienne (*Kulturarbeit* ou travail de la culture) par l'assertion suivante : là où était le ça, finit par advenir le moi – *wo es war soll Ich werden* (Zaltzman, 2007). C'est sans doute à cette occasion que le sujet éternellement barré finit par acquérir un peu plus de fluidité en brisant pour une part les chaînes de son aliénation. Mais cet affranchissement est-il assimilable aux arts formateurs de l'existence que sont les histoires de vie (Pineau & Le Grand, 1993) ? Ce que j'apprends de ma position subjective sur le divan du psychanalyste n'est probablement pas assimilable à ce que je comprends de mon parcours lorsque j'investis une position de narrateur à la demande d'un chercheur. Que ce soit pour dire ce que représente la maternité dans mon histoire ou pour rebâtir sous une forme narrative un itinéraire professionnel, la parole adressée au chercheur se veut intelligible et cohérente. Malgré ce protocole de recherche contraignant, nombre d'événements imprévus peuvent émerger et s'apparentent en certaines circonstances à des processus d'affranchissement. Pour ce faire, le dispositif méthodologique ne peut être investi de façon rigide par les narrateurs et les narrataires. C'est à la faveur de cette liberté prise par les interlocuteurs de ce scénario relationnel que surgissent des événements inédits, insoupçonnés et rarement évoqués dans le champ de la recherche. Ce sont précisément ces enjeux que les auteurs souhaitent décrire tout au long de cette contribution au cours de laquelle il s'agira de comparer trois catégories de récits : les témoignages de femmes évoquant leur futur statut de mère, la production narrative de cadres sollicités pour participer avec le chercheur à l'élaboration de leur biographie éducative ou professionnelle et enfin la nature du matériel narratif lorsque l'analysant parvient à investir une posture analytique qui semble se démarquer de ce qui est recherché dans le champ de l'investigation biographique.

Dans l'entretien clinique de recherche, le discours objectivé reste pour une part extérieur au sujet et devient un objet d'étude sur lequel le chercheur va se pencher. Ce dernier se doit d'accueillir la parole de son interlocuteur, la favoriser, en faisant taire la théorie (Foucault, 1983) ; il a le souci de ne pas ébranler l'équilibre du sujet, de ne pas bouleverser son appareil défensif. L'interprétation n'est ici pas de mise, elle s'efface au profit de la reformulation dont on espère qu'elle permettra au sujet de poursuivre son discours, de l'approfondir. Autrement dit, bien que le chercheur ait le souci de son interlocuteur, ce qui l'intéresse *in fine* c'est le discours que ce dernier produit sur le thème de l'objet d'étude choisi. Ainsi, l'entretien clinique de recherche n'est pas au service du sujet mais du projet qui anime le chercheur.

Dans l'entretien biographique proposé dans une perspective de formation, le souci de l'interlocuteur semble à première vue plus important ; pourtant peut-on se permettre de mettre à mal ses défenses et son mode d'être au monde ? La « biographie éducative » (Dominice, 1990, p 72) relevant pour une part de la « clinique narrative » est le produit d'un effort de rationalité. Elle vise une cohérence et tente d'élaborer une forme plus ou moins achevée. Alors que le récit de vie est qualifié *d'illusion biographique* par Bourdieu (1986), la biographie éducative ne s'apparente-t-elle pas à un mythe ? Relève-t-elle d'un imaginaire leurrant utile car doué d'une relative efficacité sur le plan de l'économie psychique ?

Le dispositif analytique suscite davantage l'émergence d'une subjectivité. L'histoire vérifiable devient vérité subjective pour soi. Le souci de cohérence rationnelle s'estompe au profit d'une figure inédite, celle d'un sujet aux

¹ Ce matériel narratif a été recueilli par les auteurs de cet article.

prises avec son inconscient. Au cours de l'analyse, la déconstruction de la fiction à la faveur du processus de dénarrativisation est-elle sans risques pour le sujet ? Dans l'affirmative, quels sont-ils ? Par ailleurs, si la clinique narrative accorde une importance primordiale au concept d'identité, il n'en est pas de même pour la clinique analytique. Cette dernière privilégie la notion de sujet confronté à ses inéluctables incohérences et ambivalences.

Pourtant, au-delà de ces différences esquissées, il est bien question dans ces trois dispositifs d'un sujet chez lequel la rencontre avec le chercheur ou le psychanalyste va produire des effets. Que ce sujet soit soucieux de produire un discours cohérent, qu'il s'étonne au fil de son récit de ses propres contradictions, qu'il ne parvienne pas à lâcher prise et à entrer dans un processus analytique, il reste un sujet réflexif, potentiellement acteur. Ce qui traverse ces trois dispositifs, c'est une épistémologie de la subjectivité et de la réciprocité, autrement dit, une anthropologie fondée sur le principe de la reconnaissance du sujet.

CLINIQUE NARRATIVE : DE LA MAITRISE A LA SURPRISE

Les dispositifs utilisés par les deux auteurs s'inscrivent dans une perspective de recherche planifiée. Il s'agit donc, dans un premier temps de trouver des sujets susceptibles de nous accorder de leur temps. Répondront à la demande des chercheurs les sujets pour lesquels cette dernière fait écho à un besoin. Ainsi, un biais est inhérent à cette démarche de recherche ; en effet, ceux qui acceptent de participer et, ce faisant, de se raconter forment une population qui, quoi qu'en dise le chercheur, n'est pas une population tout venant. Tout le monde n'a pas envie de se faire narrateur. Quoiqu'il en soit, s'engage dès lors entre le chercheur et son interlocuteur un processus de réciprocité. L'étymologie du terme même de réciprocité, recouvrer, évoque la récupération de biens, de créances ; si réciprocité il y a, c'est que chercheur et narrateur se trouvent de fait dans un processus d'endettement mutuel qu'ils géreront comme ils le pourront, avec leurs croyances, leurs projections. L'échange à la base de cette réciprocité ne se laisse pas voir, ce qui se perçoit, comme l'a bien montré Mauss (1923-1924), c'est le don et le contre don. Que nous donne le narrateur ? Que lui rendons-nous ? Quels sont les effets produits sur l'un et l'autre ? Nous tenterons de répondre à ces questions en examinant les deux dispositifs utilisés.

DES HISTOIRES DE MÈRE

Comment devient-on mère sur un plan psychique ? Cette question a été à l'origine de notre recherche, nous avons souhaité étudier la maternité, non comme un état, mais dans une perspective dynamique, en nous centrant sur l'examen des mouvements psychiques qui peuvent conduire une femme à se sentir mère de l'enfant auquel elle donne naissance. Ce travail d'élaboration n'est pas simple puisqu'il utilise des matériaux venant tout aussi bien de l'histoire du sujet que des constructions collectives culturelles. Cette recherche s'inscrivait dans le champ des études sur la maternalité (Racamier *et al.*, 1961) et de ses troubles éventuels. Pour répondre à notre questionnement de départ et examiner ce que nous avons appelé construction psychique de la maternité, nous avons rencontré 17 femmes engagées dans ce processus, d'abord deux à trois fois durant leur grossesse et une dernière fois durant le post-partum. Deux autres femmes, à la maternité empêchée (stérilité inexpliquée, maladie génétique transmise au fœtus débouchant sur des interruptions thérapeutiques de grossesse - ITG) ont également été rencontrées pour un entretien unique. Chaque entretien, d'une durée de deux à trois heures, était enregistré.

Durant la grossesse et le post-partum, les femmes traversent une période de vulnérabilité ; cet état de fragilité, qui va parfois de pair avec la perte des étayages habituels ou du moins leur moins grande efficacité, les a sans doute motivées à venir parler d'elles et de leur expérience. L'écho rencontré chez ces femmes par la demande du chercheur est ici renforcé du fait de cet état psychique très particulier, propre à de nombreuses femmes enceintes

et jeunes mères, état que Bydlowski (1991, p 2) a appelé « transparence psychique ». Il s'agit pour l'essentiel d'un affaiblissement des défenses et, par conséquent, d'une communication plus libre entre les différentes instances de l'appareil psychique. Concrètement, cet état favorise notamment le retour à la conscience d'éléments refoulés, de souvenirs anciens que l'on croyait depuis longtemps oubliés ; il peut donc venir bouleverser l'identité et le sentiment de continuité qu'elle implique et avoir une incidence sur la cohérence du discours. Ainsi, pour nos interlocutrices, il s'agit à travers la narration de se comprendre, de mettre en sens l'expérience existentielle ; le psychologue qui écoute et reformule dans le cadre de la recherche facilite probablement ce mouvement. Ce dernier est sans doute encore plus à l'œuvre chez les femmes qui attendent un premier enfant (bouleversement identitaire) et chez celles dont la maternité est, comme nous l'avons appelée, empêchée (bouleversement des projets de vie, rupture, nécessité d'une certaine plasticité psychique pour faire face autrement).

Pour qu'une grossesse advienne et parvienne à son terme, il faut sans doute un minimum de désir ; ce dernier, porteur de contradictions, d'ambivalence, n'est pas le projet d'enfant et c'est là pour certaines de nos interlocutrices un premier sujet de surprise et d'étonnement alors qu'elles se racontent. Cette surprise était peut-être d'ailleurs préalable à la rencontre. Ainsi, alors qu'elles ont désiré leur grossesse, elles découvrent parfois que le nirvana attendu n'est pas au rendez-vous, ou encore que ce bébé tellement désiré ne les comble pas totalement. Ce sont là des thématiques assez banales qui les conduisent à interroger le chercheur : « *Avez-vous entendu d'autres femmes qui ressentaient la même chose que moi ?* » ; « *Pourquoi ne puis-je pas mieux profiter de ce temps, qu'est-ce qui ne va pas ?* » Plus profondément, il nous a semblé que le temps de la grossesse et du post-partum impose à la femme un lâcher prise, autrement dit un certain état de passivité. Ceci n'est pas facile compte tenu notamment des modèles collectifs de maternité et certains sujets peuvent avoir le sentiment de se perdre ou pour le moins de ne plus se reconnaître (« *je n'y comprends rien, pourtant j'ai souhaité cet enfant, je ne me reconnais pas* »). Le récit donné à autrui remplit peut être dans un premier temps un rôle défensif mais il peut ouvrir la voie à d'autres perspectives. En effet, la passivité dont il est question ici n'est pas une passivité mortifère menaçant la cohésion narcissique du sujet mais bien plutôt une passivité d'accueil, réceptrice (Schaeffer, 1997) qui, apprivoisée, permet à la femme de traverser plus sereinement ce temps de la maternalité. Rosenberg (1999) a souligné la nécessité d'un investissement précoce de l'attente, du différé, du moment qui précède la satisfaction du désir pour que la vie soit tolérable. Ce type d'investissement nous paraît pouvoir renvoyer à cette passivité d'accueil et d'ouverture. La grossesse et l'accouchement peuvent conduire la femme à une position proche de cette passivité originare. Il s'agit bien d'investir l'attente, d'investir ce temps qui va apporter, peut-être, la satisfaction ; ce mouvement ne va pourtant pas de soi puisqu'il s'oppose au contrôle que la femme tente d'exercer sur ce qu'elle subit. Nous pourrions, même en pondérant, du fait des tendances actives de la mère qui s'y exercent, relever quelque chose de similaire lors du maternage. Le bébé impose en effet à sa mère qu'elle se soumette à ses besoins ; pour que cela soit possible, il faut qu'elle investisse ce rôle d'auxiliaire qui la détourne de son propre Moi. En même temps, la satisfaction qu'elle peut en retirer doit être attendue et investie par avance. C'est là tout un programme qui bouleverse totalement le mode d'être existentiel... et dont bien souvent le sujet va se défendre.

Lorsqu'une femme enceinte ou une jeune mère parle de son expérience, elle nous la livre en tant qu'adulte faisant souvent d'ailleurs retour sur son histoire infantile, sur ses premières images de maternité. Pour toutes, nous notons la prégnance des modèles maternels transmis par leur propre mère. Mais, dans ce discours sont conviés d'autres personnages (le bébé dans la mère, la petite fille dans la femme, la mère qui l'a elle-même portée...) qui témoignent de l'assouplissement des défenses, déjà évoqué, durant cette période. Ce chœur, qui infiltre le discours de la femme, raconte lui aussi des histoires. Se raconter alors, n'est-ce pas tenter de garder le rôle de chef d'orchestre ou, pour le moins, de tenter de faire lien entre les protagonistes du chœur ?

Quels sont donc les bénéfices de cette narration pour nos interlocutrices ? Il s'agit d'abord, alors qu'elles se sentent reconnues par le chercheur, de se reconnaître elles-mêmes dans leur discours. Dans ce cas, l'exigence d'intelligibilité pour l'autre et pour soi nous semble être au premier plan, cette exigence venant souvent lisser, voire simplifier le propos ; à celle-ci s'articule le souci d'éviter le déplaisir dans sa narration (Jeammet, 1982). Toutefois, ce processus de reconnaissance peut être une invitation au dévoilement et un apprivoisement de la parole. Ainsi, certaines interlocutrices nous confiaient qu'elles avaient au final « *dit bien plus* » que ce qu'elles

imaginaient, preuve qu'un discours peut évoluer à la faveur de la rencontre si le chercheur ne se montre pas trop opaque. Si elles peuvent ainsi aller plus loin dans leur narration, au risque de rencontrer l'imprévu, c'est sans doute qu'une certaine forme de réassurance narcissique le leur permet. L'intelligibilité, l'évitement du déplaisir céderaient alors un peu de terrain, le sujet acceptant de se laisser surprendre.

Deux de nos interlocutrices, habitant le même village, ont décidé pendant la recherche de se rencontrer autour d'un café ; elles constituèrent par la suite un petit groupe avec trois autres femmes qui, elles, ne participaient pas aux entretiens, pour simplement parler de leur grossesse et de la naissance de leur bébé. Un groupe de paroles s'organisa en quelque sorte, parallèlement à la recherche. Une mère nous appela, peu après le dernier entretien, pour nous demander quelques adresses de psychothérapeutes dans sa région. Nous avons rencontré quelques futurs pères, dans le cadre de cette recherche, pour des entretiens uniques, mais nous n'avions absolument pas le projet de rencontrer des grands-parents, à vrai dire nous n'y avons même pas songé. Alors que nous prenions congé de l'une de nos interlocutrices, nous croisons son père venu lui rendre visite : « *Les grands-pères ça ne vous intéresse pas ? J'aurais bien des choses à dire pourtant...* » Par curiosité, nous décidons de le rencontrer quelques jours plus tard. À travers les propos de ce jeune grand-père, nous avons pu percevoir que les affects suscités par le bébé en gestation et les représentations qu'il suggère peuvent prendre place dans un ensemble plus vaste de projections, celui du clan, ou pour le moins de la famille élargie, perspective originale pourtant trop peu exploitée dans notre recherche.

Qu'avons-nous donné en échange à ces femmes qui nous ont fait confiance ? Du temps, une écoute, une certaine réassurance pour l'essentiel, par la suite, la possibilité de poursuivre ce travail réflexif sous une autre forme pour quelques unes. Nous avons fait connaissance avec leurs bébés, tous présents à la dernière rencontre, nous les avons tenus dans nos bras, avons joué au jeu des ressemblances, leur avons fait prendre leur biberon... Enfin, nous avons accompagné l'une de nos interlocutrices à l'hôpital et, à sa demande, nous sommes restée près d'elle durant son accouchement. Si nous invitons l'autre à se dire, à se dévoiler, il nous faut accepter la place inattendue que l'autre nous octroie. C'est par un changement de place qu'il est possible de s'affranchir d'une orthodoxie méthodologique stérile. Toute proportion gardée, cette expérience est comparable à celle décrite par Delcroix (2001). En s'engageant au sein d'une famille d'origine marocaine dans la prise en charge d'un enfant en difficulté scolaire, elle abandonne sa position de chercheur. Mais c'est précisément à la faveur de ce déplacement qu'elle parvient à identifier les stratagèmes et les mécanismes adoptés par les membres de cette famille pour lutter contre la misère.

DES CADRES QUI SE RACONTENT

Les interlocuteurs rencontrés racontent une histoire, la leur. Compte-tenu de leur âge, sans doute s'étaient-ils déjà livrés à cet exercice avec des amis, des proches, des collègues ou simplement se l'étaient-ils déjà racontée à eux-mêmes par bribes, la justifiant, l'interrogeant... La situation proposée dans ce genre d'investigation les invite à aller plus loin, il ne s'agit plus d'évoquer tel ou tel passage de sa vie professionnelle, par exemple, mais de l'examiner plus finement en prenant appui sur les questionnements et reformulations du chercheur. Le terme même de biographie éducative évoque un déroulement dans le temps avec un début, un développement, une fin et des projections sur l'avenir. Nous retrouvons dans ces récits d'adultes des incohérences, des trous, des erreurs chronologiques mais ces derniers sont en quelque sorte tenus en laisse par le souci de cohérence préservant le sentiment d'identité de la personne. Il convient dans un second temps pour le chercheur de travailler sur le matériel discursif ainsi recueilli et de l'analyser, de lui donner une forme.

Il s'agit là d'un entretien que nous qualifions de carriérologique (Robin, 2006). La réciprocité est l'une des grandes propriétés de ce dispositif de recherche. Elle ne se confond pas avec la parité. Dans les faits, s'engage ici un dialogue fructueux et stimulant entre le chercheur et le narrateur en vue de co-construire un itinéraire ou un parcours à partir des données brutes recueillies lors des échanges. Ces éléments sont décodés par le chercheur et les résultats de ces traitements sont restitués au narrateur (Bergier, 2000). Ce dernier découvre ainsi deux types de

documents : d'une part, le contenu des entretiens enregistrés qui apparaissent dans leur crudité ; d'autre part, la configuration biographique du récit telle qu'elle a été pensée par le chercheur. Il s'agit dès lors d'une élaboration hétérobiographique qui sera amendée pour finalement être validée par le narrateur lui-même. Tout au long de ce déroulement, il est possible d'identifier différentes étapes. Elles s'apparentent aux trois figures de la mimesis décrites par Ricoeur (1983, 1984, 1985), à savoir : la préfiguration, la configuration et la refiguration.

Dans un premier temps, le narrateur reste sous l'emprise d'un flot de paroles plus ou moins cohérent. Cet enkystement narratif, chargé d'émotions et de sentiments ne peut être confondu avec ce qu'il est convenu d'appeler « l'identité biographique ». Il s'agit davantage « d'une identité immédiate » (Kaufmann, 2004, p 171) qui révèle un ego fluide ou « liquide », fragmenté voire dissocié (Bauman, 2006). La mise en forme par le chercheur de ce matériel verbal qui se présente dans un premier temps sous un aspect chaotique voire incohérent va concourir à susciter du côté du narrateur un effort de réflexion sur son propre parcours.

C'est à cet instant que le dispositif de recherche se transforme et évolue. Le narrateur découvre une image qui lui est étrangère et pourtant bel et bien familière puisqu'il s'agit de son histoire telle qu'il a pu la conter ou la raconter. Il sort donc d'une première étape au cours de laquelle le dire était premier pour investir un autre espace temps, celui de l'écriture. Le temps de la formation-dévoilement succède au temps de la formation-enveloppement (Bachelart, 2002 ; Robin, 2006). Le narrateur va identifier et parfois s'identifier à cette configuration carriéologique. Il découvre ainsi que son itinéraire est porté par des événements marquants qui ont pu faire avènement dans son histoire. Il saisit combien cette dernière peut être parfois le produit de faits cruciaux qui ont fini par faire destin. Il s'agit, en de nombreuses circonstances, d'identifier les fils conducteurs d'une histoire qui permettent notamment de comprendre le rôle rempli par certaines passions. Le chercheur peut être également confronté à des mécanismes répétitifs qui puisent leurs racines dans une histoire inconsciente contribuant à infléchir le cours d'une existence.

Cet écrit révèle donc tout à la fois une forme mais aussi une image. Nous sommes là au cœur de ce qu'il est convenu d'entendre par *Bildung*². En se racontant, en découvrant ce qui a pu être fait de cette histoire, le narrateur s'engage dans un processus de formation au sens ontologique du terme (Fabre, 1994). Il s'agit là d'une identité narrative en construction qui s'élabore pas à pas et, peu à peu, à la faveur de cet effort de cohérence suscité par une écriture hétérobiographique. Cette expérience de la restitution favorise donc un processus que Ricoeur (1983) nomme la « synthèse de l'hétérogène ».

Tout au long du déploiement de ce dispositif à la frontière de la recherche et de la formation, le narrateur chemine. Il rencontre durant une vingtaine d'heures le chercheur au cours d'entretiens échelonnés sur plusieurs mois. C'est précisément durant ce cheminement ou au sortir de cette dynamique interactive qu'il est possible d'identifier un certain nombre d'événements assez significatifs. Ils correspondent à cette étape bien particulière de la formation-développement telle que nous avons pu l'identifier dans nos recherches (Robin, 2001, 2006). Les narrateurs se saisissent de cette période pour établir le bilan de leur vie professionnelle. L'un d'entre eux prendra l'initiative à la fin des entretiens de « retourner sur les lieux du crime » comme il le dira lui-même. Il décidera de rendre visite à ses anciens collègues de travail alors qu'il a été licencié de cette société vingt ans auparavant. Il en a gardé un souvenir « cuisant ». Lorsque la secrétaire le voit surgir dans le hall d'accueil, elle n'en croit pas ses yeux. Elle contacte immédiatement le directeur de l'unité de production qui improvise une rencontre avec les anciens afin d'accueillir « ce revenant ». Autour d'un café, on évoque le « bon vieux temps ». Au sortir de cette rencontre, le narrateur dira qu'il s'est senti apaisé, serein. Une page est enfin tournée.

Sans précipiter l'interprétation et prendre le risque de la sur-interprétation, il est possible dans ce cas de figure bien particulier d'évoquer un double travail : celui de la réconciliation et du trépas. Pendant des années, cet homme n'a cessé d'évoquer ce qui fut l'un des événements tragiques de sa vie, son licenciement sans ménagement de cette société pour laquelle il s'était beaucoup investi ; il se rappelait encore combien il était

² En Allemand, le mot *Bild* signifie la forme mais aussi l'image. Quant au mot *Bildung*, il renvoie à la notion de formation.

devenu un pestiféré. Ses anciens collègues allaient même jusqu'à l'éviter lorsqu'ils le croisaient en ville. Après tant d'années, il était nécessaire de mettre fin à ce contentieux qui n'avait que trop duré. Au regard de ce qui précède, il est possible de poser l'hypothèse suivante : l'entretien biographique fut une occasion pour ce narrateur. Il s'agissait pour ce dernier d'investir ce dispositif pour dépasser une épreuve qui vampirisait sa mémoire. L'épouse de ce narrateur dira combien cette expérience avait facilité un processus d'apaisement du côté de son conjoint. Par ailleurs, d'autres narrateurs iront jusqu'à changer de poste ou de fonction à la suite de ces entretiens. Certains d'entre eux iront même jusqu'à rédiger et publier leur propre histoire. Ils retireront pour la plupart de cette dynamique interactive le sentiment d'être au centre d'une histoire à la frontière du singulier et du social. De plus, cette ego-centration n'était pas sans susciter un processus de réassurance narcissique pour nombre d'interlocuteurs rencontrés. Les narrateurs en arrivaient même à la conclusion suivante : « *Tout compte fait, si je fais le bilan de mon parcours, je ne m'en suis pas trop mal sorti.* » Ce sentiment de bénéficience n'est pas sans lien avec le sentiment d'intégrité ressenti par certaines personnes au crépuscule de leur vie (Erikson, 1972).

Tous ces éléments laissent à penser que dans ce genre d'investigation, la demande du chercheur va, comme dans le cas précédemment exposé, à la rencontre d'un besoin. Il serait même possible d'évoquer le *kairos* pour comprendre ce qui se joue tout au long de ce type d'interlocution. Ainsi, un chef d'établissement scolaire prendra le temps d'un été pour répondre à la sollicitation du chercheur (Robin, 1997). Il dira même au terme du premier échange téléphonique : « *Je crois que c'est le moment.* » Le moment de se dire, de se raconter, de faire le bilan, de remettre en ordre l'horloge du temps malmené par l'histoire (chrono-thérapie) ou de la mettre en mots pour mieux l'appriivoiser (logo-thérapie). Pour autant, ce genre de dispositif ne poursuit pas d'ambitions thérapeutiques, ces effets surviennent de surcroît. C'est la raison pour laquelle il importe de distinguer la démarche biographique de l'approche analytique.

L'ENTRETIEN D'INSPIRATION PSYCHANALYTIQUE

Pour procéder à cette comparaison, furent retenus deux types de matériaux exploités dans le cadre des entretiens d'inspiration analytique vécus par les auteurs de cette contribution. D'une part, pour élaborer cet article, ils ont partagé leur expérience commune d'analysant. Ils ont ainsi reconnu avoir fait progressivement l'expérience du lâcher prise au cours de la cure. Ce constat laisse entendre que l'entrée en analyse n'advient qu'à la faveur d'un renoncement. Tout effort de cohérence, toute mise en forme intelligible sont vaines. Ces analysants ont également eu recours à la méthode des petits carnets. Étaient notés tout incident ou tout événement qui parvenaient à leur mémoire dans l'entre deux de chaque séance. L'effet de surprise et le caractère perturbant de ces remémorations étaient d'autant plus vivaces que les sujets engagés dans cette aventure analytique ne parvenaient pas toujours à donner sens à ce qu'ils vivaient et ressentaient.

Quelle signification donner à cette expérience ? Comme le rappelle Millot (1979), la cure analytique se présente sous la forme d'une « anti-pédagogie ». Comment comprendre cette formule ? Dans le cadre de l'analyse, nous livrons d'abord un discours mais quelques séances suffiront pourtant à se raconter, c'est souvent là un premier point d'étonnement pour l'analysant. Il nous semble que le travail analytique commence véritablement lorsque le souci d'intelligibilité, de cohérence s'estompe. Tous ceux qui ont bénéficié d'une expérience analytique savent que l'entrée en psychanalyse demande du temps et qu'elle n'est pas donnée une fois pour toutes. Ainsi, alors que Sergueï Petrov Pankieff peine toujours au bout de quatre années à entrer dans la cure, Freud (1937) décide de fixer un terme à celle-ci. C'est grâce à ce procédé quelque peu incisif que son patient commence à livrer en l'espace de quelques mois le matériel clinique qui permit à Freud de reconstituer la névrose infantile de son patient et d'écrire *L'Homme aux loups*.

Quoiqu'il en soit, il est notamment nécessaire de sortir de cette logique narrative qui incite tout un chacun à se raconter. Cette production verbale n'apprend rien. Elle est même contre-productive. Elle ne fait que consolider la

citadelle défensive du sujet. Ce dernier entretient dès lors une fiction. Il s'agit là d'une « illusion biographique » (Bourdieu, 1986). Cet effort rationnel de mise en forme cohérente de son parcours est en fait le produit d'un mécanisme de défense bien connu : la rationalisation. Toutes les bonnes raisons évoquées par le sujet ne sont que des justifications. Elles visent à maintenir en l'état la dynamique psychique du sujet. C'est la raison pour laquelle Legrand (1993) évoque ce processus de dénarrativisation pour décrire ce qui se joue en psychanalyse. C'est précisément à la faveur de ce projet de déconstruction, qui n'est pas sans rappeler la rectification subjective, qu'il est possible de traquer et de débusquer l'inconscient. C'est à l'occasion d'une formule inédite par exemple, que l'impensé et l'insensé trouvent enfin une voie pour s'exprimer. Ces effets de surprise sont de précieuses ressources pour décoder ce qui se joue au niveau inconscient. Comprendre en psychanalyse, c'est abandonner toute forme d'emprise pour se laisser porter par le lâcher prise. C'est aussi éprouver, via la difficulté de ce travail, la force des résistances. C'est alors que le sujet découvre combien sa dynamique identitaire relève d'un imaginaire leurrant. Je n'est alors qu'un usurpateur. Pourquoi ? Parce que l'histoire racontée sur le divan du psychanalyste révèle que le passé, loin d'être enseveli dans les sables mouvants de l'oubli est toujours aussi présent. Son actualité transparait à travers cette compulsion à la répétition. Comprendre en psychanalyse, c'est peut-être également accepter que l'analyse reste incomplète ; en effet, la transformation n'est souvent que partielle, certains mécanismes n'étant pas touchés par le travail analytique. L'analysant devrait alors être capable de se contenter d'un à peu-près.

Au regard de ce qui précède, il serait possible de poser l'hypothèse suivante : la cure analytique est par un certain côté des choses une anti-biographie. La synthèse de l'hétérogène, l'effort de cohérence, le souci de bâtir une forme et par là-même une image gratifiante de soi-même ne sont que des entreprises désespérées engagées pour flatter un Ego toujours en quête de gratification narcissique. Par ailleurs, la psychanalyse n'accorde guère de crédit à la notion d'identité. Elle conçoit davantage que le sujet cultive le projet illusoire d'élaborer une unité toujours fragile et fluctuante. En ce sens, rien ne reste à l'identique. Tout se transforme au fil de l'histoire. Face à l'érosion du temps, ne subsistent et ne persistent que les mécanismes mortifères de la répétition qui transforment le sujet en simple marionnette. Tout l'enjeu pour le sujet en psychanalyse, c'est de briser les chaînes de cet asservissement. Or, toute surenchère en termes de rationalisation, de mise en forme cohérente ou de conceptualisation n'est au bout du compte qu'une impasse. Il serait même possible de se demander si le surcroît de connaissances ne constitue pas un obstacle majeur. Le regretté Serge Leclair dans une formule restée célèbre rappelait que le drame pour les psychanalystes parisiens, c'était de ne plus avoir à faire à des malades viennois. À cet égard, il est possible d'interroger les dispositifs qui campent à la frontière de la formation et de la thérapie. Les séminaires s'inspirant de la sociologie clinique sont-ils les antichambres de la psychanalyse ? Ou sont-ils des dispositifs qui peuvent en certaines circonstances renforcer les mécanismes défensifs des stagiaires à la faveur d'une mise en forme rationnelle de leur parcours ? Et cet effort de rationalité permet-il de s'engager sur la voie de l'émancipation ? Autant de questions qui resteront sans réponse. Mais on est en droit de se demander s'il n'existe pas entre la psychanalyse et l'entreprise éducative une incompatibilité relative. On peut alors comprendre pourquoi Annie Ernaux fut particulièrement perturbée lorsqu'elle découvrit que son itinéraire s'apparentait à « une névrose de classe » (De Gaulejac, 1987). Il est vrai que depuis, elle n'a eu de cesse d'écrire toujours la même histoire. C'est dire que l'annonce d'un diagnostic si légitime soit-il ne permet aucune forme d'affranchissement.

La psychanalyse s'apparente donc à cette discipline du soupçon. En ce sens, Freud reste l'un des héritiers majeurs de cette philosophie de la déconstruction qui eut pour maître penseur Nietzsche (1888). Voici ce qu'il écrit : « Améliorer l'humanité ? voilà bien la dernière chose que moi j'irai promettre, n'attendez pas de moi que j'érige de nouvelles idoles, que les anciennes apprennent plutôt ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile. Renverser les idoles, c'est ainsi que j'appelle tous les idéaux, voilà plutôt mon vrai métier (Nietzsche, 1997, p 136. » Cette philosophie au marteau, nous en sommes tous les héritiers. Elle a produit une certaine forme de désenchantement qui hante encore aujourd'hui les esprits. Elle a suscité un certain désarroi car au bout du compte la connaissance, le savoir, la raison ne permettent pas toujours de briser les chaînes de l'aliénation. C'est sans doute la raison pour laquelle, aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ne savent plus à quel saint se vouer et s'interrogent pour savoir « à quel sens se vouer » (De Gaulejac, 2009, p 119).

CONCLUSION

Au cours de l'examen des deux premiers dispositifs, nous avons souligné que la demande du chercheur allait à la rencontre d'un besoin plus ou moins explicite du côté des interlocuteurs sollicités. L'existence d'un temps sensible et favorable à la participation à des recherches telles que celles évoquées dans cet article est un élément qu'il importe de souligner. L'état de sensibilité des femmes engagées dans le processus de maternité, la nécessité pour les cadres de s'arrêter, de se poser, pour comprendre où ils vont, participent chez les unes comme chez les autres, à leur décision de se faire sur quelques mois narrateurs. Cette démarche les conduit parfois à poursuivre la réflexion entamée sous une autre forme, voire à agir pour mettre enfin un terme à une histoire. Si le chercheur ne se montre pas trop opaque, permettant ainsi une véritable rencontre, profitable aux deux protagonistes comme à la fécondité de la recherche, c'est parce qu'il a été aux prises avec ces mêmes questionnements. Rendre un peu plus claires nos interrogations, en prendre acte, être modestement capable de repérer les mouvements contre-transférentiels qui nous animent lors de ces rencontres que nous initiions, constituent quelques effets de notre expérience commune d'analysants. C'est probablement ce souci de l'accueil et de l'écoute qui autorise le narrateur à s'engager sur la voie d'une potentielle émancipation. Ressentant que le scénario reste ouvert, le narrateur investit un dispositif de recherche pour en faire un instrument d'émancipation. Mais la reprise en main d'une histoire ne peut guère tordre le cou aux mécanismes mortifères de la compulsion à la répétition, ce qui laisse à penser que le statut du récit de soi dans le champ de la recherche ne peut guère être assimilable avec ce qui se noue et se dénoue dans le cadre analytique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bachelart, D. (2002). *Berger transhumant en formation : Pour une tradition d'avenir*. Paris : L'Harmattan.
- Bauman, Z. (2006). *La vie liquide*. Rodez : Le Rouergue/Chambon.
- Bergier, B. (2000). *Les affranchis : Étiquetés SDF, drogués, marginaux inemployables... Ils s'en sont sortis*. Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, P. (1986). L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 62(1), 69-72.
- Bydlowski, M. (1991) La transparence psychique de la grossesse, In *Études freudiennes*, 32,2-9.
- De Gaulejac, V. (2009). *Qui est « je » ?* Paris : Seuil.
- De Gaulejac, V. (1987). *La névrose de classe*. Paris : Hommes et Groupes.
- Delcroix, C. (2001). *Ombres et lumières de la famille Nour : Comment certains résistent à la précarité ?* Paris : Payot.
- Dominice, P. (1990). *L'histoire de vie comme processus de formation*. Paris : L'Harmattan.
- Erikson, E.H. (1972). *Adolescence et crise : La quête de l'identité*. Paris : Flammarion.
- Fabre, M. (1994). *Penser la formation*. Paris : Presses universitaires de France.
- Foucault, M. (1983). *Naissance de la clinique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Freud, S. (2010). L'analyse finie et l'analyse infinie. In *Œuvres complètes - Psychanalyse - vol XX : 1937-1939*. Paris : Presses universitaires de France.

- Jeammet, N. (1982). Ébauche d'une méthodologie dans le champ de la recherche clinique. *Psychiatrie de l'Enfant*, 25(2), 439-485.
- Kaufmann, J.C. (2004). *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- Lainé, A. (1998). *Faire de sa vie une histoire*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Legrand, M. (1993). *L'approche biographique*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Mauss, M. (1983). Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques (1923-1924). In *Sociologie et anthropologie* (pp.143-279). Paris : Presses universitaires de France, 8ème éd.
- Millot, C. (1997). *Freud antipédagogue*. Paris : Flammarion.
- Nietzsche, F. (1888). *Ecce Homo*. Paris : Mille et une nuits, 1997.
- Pineau, G. & Le Grand, J.L. (1993). *Les histoires de vie*. Paris : Que sais-je ?
- Racamier, P.C. Sens, C. & Carretier, L. (1961). La mère et l'enfant dans les psychoses du post-partum. *L'Évolution psychiatrique*, 4, 525-570.
- Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit 3. Le temps raconté*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1984). *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*. Paris : Seuil.
- Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit 1. L'intrigue et le récit historique*. Paris : Seuil.
- Robin, J.Y. (2006). *Un tournant épistémologique : Des récits de vie aux entretiens carriérogiques*. Paris : L'Harmattan.
- Robin, J.Y. (2001). *Biographie professionnelle et formation : Quand des responsables se racontent*. Paris : L'Harmattan.
- Robin, J.Y. (1997). *Chefs d'établissement : Dans le secret des collèges et lycées - Récits d'une responsabilité*. Paris : L'Harmattan.
- Rosenberg, B. (1999). La passivité comme condition et « ouverture » à l'objectalité ou masochisme et passivité. *Revue française de Psychanalyse*, 63(5), 1651-1663.
- Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin : La sphinge et son âme en peine*. Paris : Presses universitaires de France.
- Zaltzman, N. (2007). *L'esprit du mal*. Paris : Éditions de l'Olivier.